

# Romances sans paroles

Yves Navarre

## 16. LAPSUS

Crantac. Samedi. Dix-neuf heures. Le corps de Jean Hanssen a été mis en bière. Le cercueil a été placé dans l'entrée pour plus de facilité le lundi. Pierre Hanssen vient de refermer les volets de la maison. Sophie est assise, au bureau de Jean. Les deux autres soeurs n'arriveront que le lendemain, en fin de matinée. Pierre a retenu des chambres dans une auberge de la vallée parce que Sophie ne voulait pas « dormir sous le même toit qu'un mort ». Ils ont rendez-vous, chez le notaire, tous ensemble, le lundi, après le cimetière. Pierre s'approche de Sophie « qu'est-ce que tu fais ? » « Je pille. C'est son journal ! » Des pages comme des lettres. Des dates. Récentes. Les derniers jours. Sophie tend une première feuille à son frère « tu le connaissais, ce garçon, que Jean fréquentait ? » « Karpak nous en parlera peut-être ? » « Tu as prévenu quelqu'un d'autre ? » « Non. Tout doit se passer entre nous. » Pierre lit. Une à une, Sophie lui passe les pages.

« Le 4 février. Pour Sam.

« Je t'ai souvent écrit. Surtout ces derniers mois. Des lettres dont je savais que je ne te les enverrais pas. Peut-être parce que ne les écrivant plus vraiment pour moi elles n'étaient pas également, à égalité de sentiment, destinées à toi personnellement, à toi précisément, quelqu'un dans ma vie, avec qui j'ai trébuché et qui a trébuché avec moi, quelques mois, jusqu'au pire. Et le pire c'est l'ordinaire et le banal des jalousies, de la rupture. Scénario habituel. Des années plus tard, nous nous sommes revus. Nous allons peut-être enfin nous rencontrer. Il y a donc eu rupture avant rencontre. »

« Le 5 février. Pour Sam.

« La lettre, c'est le roman à l'état naissant quand personne ni rien encore ne lui dicte d'être autre chose qu'un message pour l'autre, une autre, un autre. La lettre, c'est le tout début d'un couple qui ne sera jamais annoncé comme tel, hors du secret d'une lecture, et désigné ainsi par d'autres. Les autres. Celles et ceux-là qui veulent enfermer une rencontre dans une définition. Non. Tu le sais. Je t'en ai souvent parlé. Je parle trop. Et toi peu. Tu ne réponds pas. Ou bien si tu m'écris. je ne te réponds pas. Pourquoi avons-nous si fort peur de nous donner ? La nuit dernière, je ne dormais pas. Seul, dans cette maison, j'écoutais le silence des arbres, de la terre et du roc. Il me tenait compagnie. Dangereuse et immense étreinte. Je me suis levé. Dans la grand-pièce, j'ai rallumé le feu qui veillait. Je l'ai regardé. Je n'avais pas froid. Je n'ai pas froid. Il faut simplement que je t'écrive tout plein de romans à l'état naissant, des lettres dans lesquelles je veillerai à l'essentiel. Sur un papier, j'ai noté " fragile est le projet. Célibataire est le sujet ". Ne cherche pas à comprendre tout de suite. Seul le mensonge est immédiatement compréhensible. »

« Pour Sam. Roman de lui.

« Les jours feront les chapitres. La vie n'est pas montée comme un film. Même si nous la vivons comme la vie dans les films. Jamais notre vie. Ou si peu. Ou de moins en moins. Ce que le cinéma a ravi au roman, ce roman de toi que je voudrais pouvoir tenter le reprendra au cinéma : l'art de projeter soi-même, à volonté, se jeter, plonger, faire un bout de chemin, ensemble. L'un ne faisant que parler, l'autre écoutant. Et celui qui parle, parle parce qu'il a

écouté. Écouter est la première manière de parler. Je parlais déjà avant de savoir dire papa ou maman. Peu importe de savoir lequel des deux j'ai nommé en premier. Je parlais avant. Et depuis je parle ce que je tais. Les dates de chaque jour feront le montage, continu, un temps, de ce roman à deux, comme si un roman pouvait être une autre histoire qu'une histoire à deux, ce que le film n'est plus ou ne fut jamais, illusion des titres et génériques et sanction des mots " fin ", " the end ", un " happy ending ". Suppression de l'appareil de projection. Peut-être, alors, diras-tu que moi aussi je t'impose le début et la fin de ces pages. Je te répondrai que tu as raison. Ne retiens, s'il te plaît, que la proposition souvenir. Un homme chantait, à Grenade. Un gitan. Il n'y avait pas de touristes. C'était l'hiver. Il chantait pour chanter. Son chant était gai " tengo una pena, una pena, que si esta pena me dura, ya me pueden preparar la caja y la sepultura ". J'ai une peine, une peine, que si cette peine me dure, on peut me préparer le cercueil et la sépulture. Mais " caja " c'est plus beau que cercueil. C'est plus simplement la caisse. La vraie fin du film et la véritable rupture. La vie ne serait donc entre " papa ", " maman " et la " caja " que le savoir vivre ses peines en les chantant. Et le bonheur, lui, que la volonté de vivre la vie que l'on vit et non pas, non plus, de moins en moins et si cela était possible, un jour plus du tout, celle que tout nous montre et nous désigne comme heureuse. »

« Pour Sam. Note.

« J'ai entendu, lors de ma dernière semaine passée à Paris, un directeur de théâtre dire à un comédien qu'il devait engager et qu'il n'engageait plus " c'est parce que je n'ai qu'une parole que je la reprends ". Nous sommes tous directeurs de théâtre. Chacune, chacun, toi, moi, à la fois le théâtre et la troupe, la salle et la scène, le texte et la représentation. J'ai cru d'abord à un bon mot. Puis, cela m'est resté en mémoire. »

« Pour Sam. Note.

« J'ai vu, lors de ma dernière semaine passée à Paris, un vieux poète, dont on dit qu'il est le plus grand de nos poètes vivants, tenir dans sa main son dentier. J'ai empêché des photographes de faire leurs clichés. Ce soir, pourtant, je fais ce que je les empêchais de faire. C'était une fête. Un souper officiel. Chacun, sans doute, se demandait ce qu'il faisait là et j'avais été placé face au vieillard qui tenait son dentier comme une offrande. Il a refusé tous les plats, y compris ceux qu'on avait préparés spécialement pour lui. Une dame, auteur dramatique, à sa droite, lui demanda de signer son menu. Une dame, agent de comédien, à sa gauche, lui demanda de signer son menu. Il ne fit que signer les menus qui, de main en main, venaient de la table. À chaque fois il écrivait des phrases. De longues phrases. Jamais les mêmes. Comme des lettres. Alors, je lui ai adressé un petit mot. Bref. Maladroit. Et je le lui ai donné avec une fleur du bouquet qui nous séparait. Il s'est penché vers moi pour me parler mais le bruit de la fête couvrait le son de sa voix, fine, lointaine. J'ai simplement recueilli ceci " je n'aime que la gentillesse des êtres dont on ne parle pas ". Première et dernière rencontre. Il a demandé un taxi. Et comme il était sur la banquette, c'est toute la table qu'il a fallu briser, écarter, nappes froissées, afin de le laisser passer. Dans sa main droite il tenait son dentier et dans sa main gauche le petit mot et la fleur. Place vide. Recueillement. La fête continue. Non, la fête ne continue pas. Je t'ai lu un poème de lui, un de nos premiers soirs. »

« Pour Sam. Note.

« Un ami revient d'une réunion de syndicat d'enseignants. Exceptionnellement, inquiet de l'actualité, il vient de parler. À la fin de la réunion, un de ses collègues s'approche de lui, l'approche du reproche, tout était déjà dit dans le pas et le regard " tu n'as pas le droit de dire je, on dit on ". Voilà. C'est noté. Pour toi. Un signe pour tes années à venir. Le coupable, c'est l'humain quand il ose dire je. »

« Sam endormi.

« Je n'ai eu de goût de toi que lorsque tu dormais. Je t'observais. Je ne faisais que t'observer. Je ne pouvais pas dormir parce que tu étais là. Je te goûtais. Pleinement. Je n'osais pas bouger. Je voulais te goûter, longuement. Quand je t'appelle, la nuit, tu me réponds, obligé. Je te dérange. Notre histoire n'aura donc été qu'une affaire entre moi et moi. Ces choses-là n'arrivent que dans la vie. Minuit. J'écris. Fragile est le projet, célibataire est le sujet. »

« Le 6 février. Visite de Marc D. et de son chien.

« Son chien s'appelle Lapsus. Il est aveugle d'un oeil et presque de l'autre. La cataracte. Marc me dit " si on l'opérait, il faudrait lui mettre des lunettes ". Lapsus. Cocker. Six ans. Il joue. Il est attiré par les routes. Il se dirige toujours vers elles. Il faut continuellement faire attention à lui. Il aime qu'on fasse attention à lui. Alors il va vers les routes. " Tu as déjà vu un chien avec des lunettes ? " Marc ajoute " à qui penses-tu ? "

« Lu, dans un journal, lors de ma dernière semaine passée à Paris, " le fascisme vient aussi de gauche et cela s'appelle le communisme, je n'y peux rien, moi ". Le style, c'est le " je n'y peux rien, moi ". Sur la photo du philosophe, en marge, mise en scène subtile, visage sorti de l'ombre, présence d'une main, le regard droit, l'homme est pensif, désenchanté. Sous la photo, un trait de ce dauphin de l'ombre " mon seul problème est de savoir où est la vérité ". Quel autre problème, jamais ? Et quelle autre histoire ?

« Lu également, dans un autre journal, " la culture européenne n'existe pas. S'il y a unité de l'Europe, c'est l'unité de l'idéologie de la marchandise. Mais cette unité n'est pas une culture, justement parce que la marchandise c'est la négation de la culture ". Lis des journaux, Sam, chaque jour, pendant quelques jours, de toutes plumes et de toutes encres. Lis nos journaux, ce qui se dit, chaque jour, et tu verras, ça tanguera vite : nous ne nous aimons pas. Nous n'aimons pas ce que nous vivons. Nous n'aimons plus ce que nous avons vécu. Ce n'est pas cela l'humilité, ou le doute, ou la considérable incertitude. Voilà ce qui nous sépare. Voici, chaque jour, ce qui nous a séparés. Et toi, et moi, jamais nous. Si ça chante, un peu, à ces lignes, tant mieux. Un moraliste poignardé ne meurt pas. Ou s'il meurt, c'est que sa morale ne répondait plus à une demande d'emploi, à un emploi du temps. Cette nuit, je t'ai appelé. Tu as raccroché. Je t'ai rappelé. Tu avais décroché. C'est ton droit.

« Histoire. Une sortie. Pour Sam. Lors de ma dernière semaine à Paris. Elle m'a demandé de " passer la prendre ", chez elle. Nous allons au théâtre. Elle tarde. " Assieds-toi. " Je reste debout. " Sers-toi à boire. " Je ne bois pas. " Nous avons le temps, tu sais." Or, j'aime arriver en avance. J'ai besoin de sentir la salle se remplir. Partout, j'ai besoin d'arriver avant ceux qui vont partir avec moi, en voyage, en spectacle ou en réunion d'amis. Et là, chez elle, je n'aime pas son chez-elle, je ne peux vivre un décor de maison que chez moi, le mien, elle me dit encore, de la salle de bains où elle se prépare, " comment trouves-tu mon appartement ? Depuis le temps que tu devais venir le voir ". Je ne réponds pas. " Tu m'entends ? Tu as vu la photo de Luc ? Dans la bibliothèque. " Je ne dis rien. Photo en couleurs. Cadre d'argent. Luc, en tee-shirt, cheveux mouillés par la mer, cheveux séchés par le soleil, cheveux bouclés, un instantané d'après le bain, il sourit. Luc est mort, il y a trois ans. Il faisait de la voile un jour de grand vent, chapeau noir. On a retrouvé le bateau. Pas son corps. Luc était chirurgien, spécialiste de la hanche. Partout où il allait, il était rappelé d'urgence. Luc cachait ses mains sous les tables, dans les poches de ses pantalons, sous ses bras croisés. Il conduisait sa voiture en tenant le volant du bas, du bout des doigts. J'ai vu Luc écarter vivement une diseuse de bonne aventure, devant un cinéma, nous faisons la queue, elle, lui et moi. Elle, c'est Michèle. Tu l'auras reconnue. Tu ne l'aimais pas. Parce qu'elle savait que tu ne m'aimais pas. Sur la

photo, Luc, bras croisés dans le dos, serre les poings. Cela se sait à son sourire. " Suis presque prête ! " Nous allons être en retard. Je m'approche de la salle de bains. Debout, visage renversé, un petit flacon à la main gauche, tirant une paupière puis l'autre de la main droite, elle se verse des gouttes dans les yeux. " Ce sont des larmes " dit-elle, bouche en l'air, trois gouttes dans l'oeil gauche. " Je n'avais plus de larmes ", trois gouttes dans l'oeil droit. Puis elle redresse la tête, recapuchonne le flacon, le pose au-dessus du lavabo, se tourne vers moi, les yeux remplis de larmes : elle rit. Un bel éclat. " C'est comme ça. De l'eau salée. Des larmes artificielles. Quatre fois par jour. Isopto-larmes. En pharmacie. Et en vente libre. " Devant la photo de Luc, je l'ai aidée à enfiler son manteau de laine. Elle tricote la nuit. Elle ne dort plus. Luc souriait sur la photo. Je ne me souviens plus de la pièce. Ni du titre. Nous avons frôlé les spectateurs des strapontins, puis forcé à se lever ceux de presque toute une rangée. Le corps de Luc a été emporté au large, par des courants. Cette histoire est fausse. »

« Le 7 février. Un dimanche. Adieu à Sam.

« Marc et Lapsus sont repartis. La voiture était couverte de buée. Sur le pare-brise avant, j'ai écrit, de l'index de la main gauche, " à bientôt ". Et j'ai signé de mon prénom. En grand. Dans l'impossible texte de toi, il n'y aurait eu que des prénoms. Le nom enferme l'histoire du toujours naissant roman dans une distribution exclusive qui écarte l'autre. Sur la vitre arrière, j'ai écrit " merci ". Lapsus aboyait pour me dire au revoir. Marc s'est penché à la portière " cette histoire de larmes est fausse. Il faut que tu le dises. Laisse-le, à la fin ". Je ne peux pas regarder Lapsus dans les yeux. La nuit aveugle passe déjà dans son regard comme une éclipse. Une ombre qui se déplace. Je voudrais arrêter cela. En disant " cette histoire est fausse " j'arrête l'ombre, l'ombre portée de la séduction. Tu m'as séduit, Sam. Tu as éveillé en moi la peur d'être séduit. La vraie peur du séducteur. Je n'ose plus t'appeler. Ces lignes, dernière communication. »

« Lundi 8 février. Sam, c'est toi ?

« La nuit tombe vite. J'erre depuis des mois, coupé des plus proches, parce que je me coupe d'eux. Je suis couvert de coupures. Je me coupe même en me rasant, parce que je parle seul et qu'il ne faut pas parler, un rasoir à la main. J'erre, sans horaires. Il y avait des jours où je ne voyais que les nez des gens, et d'autres les poteaux électriques et télégraphiques. Il y avait des jours où je ne voyais plus les visages mais les nez, rien que les nez, ou les oreilles, rien que les oreilles, ou les boutons, tout le monde avait des boutons. Il y avait des jours où je ne voyais plus les paysages mais les poteaux, rien que les poteaux, ou les routes, rien que les routes, ou des banlieues, des banlieues partout comme si je n'avais plus pu sortir des villes. Ce temps-là était drôle. C'était le temps des nez et des poteaux. Effets d'optique ou fatigue d'un temps qui ne se posait pas vraiment la question et les questions du temps. Nous devrions réapprendre à parler. »

Sophie observe son frère Pierre. Dernière page. Pierre lui demande « c'est tout ? » « En fouillant, peut-être ... » « Qu'est-ce qu'on va faire de tout ça ? » « On le brûle ? » Sophie se lève, s'approche de la cheminée, prend les pinces et remet en place les bûches dans le feu qui reprend, jeu de flammes. Pierre murmure « non, demain. De toutes les façons, nous ne savions rien de lui, nous ne saurons rien de lui ». Il se lève, « et je ne vais pas me mettre des larmes dans les yeux. Viens. J'ai faim. La dame de l'auberge nous attend avant huit heures ». « Et Karpak ? . « Il n'est pas du genre à se présenter la nuit. » « Pourquoi l'as-tu prévenu ? » « Il nous aidera à faire le tri. » Dans l'entrée, Pierre et Sophie sont passés devant le cercueil sans rien dire et sans même regarder. Pierre a fermé la porte à double tour. La lumière du dehors restera allumée toute la nuit. Dans la voiture, Sophie murmure « Michèle, tu la connaissais ? Et ce chirurgien ? » Pierre répond « la maison se vendra bien, au printemps. Malgré la crise ».

